



*Petit Courrier des Dames,  
Rue Meslée N<sup>o</sup>. 25.*

*Robe de crêpe garnie de bouffans de tulle et d'agraffes en satin bordées de blonde;  
Coiffure de l'invention de M<sup>e</sup>. Narcisse, rue des fossés-Montmartre N<sup>o</sup>. 10.*





# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25 ;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

### CENT DOUZE.

JE fus invitée dernièrement à une soirée très-brillante, mais où la société qui s'y trouvait réunie, étant toute étrangère pour moi, ne pouvait m'offrir qu'un bien faible intérêt. Après quelques phrases d'usage adressées à la maîtresse de la



maison, je fus prendre place dans un cercle où je dus me résoudre au rôle d'observateur. Assise entre deux jeunes demoiselles auxquelles l'usage interdisait une conversation animée, je n'avais rien à espérer de leur amabilité, bien qu'elles portassent un extérieur séduisant; la ressemblance de leur costume et de leurs traits, leurs simples robes de cachemire nouées autour de la taille par une grosse torsade, leurs cheveux relevés sans aucun ornement sur le côté de la tête, m'attestaient la présence de deux jeunes sœurs qui n'attendaient sans doute que le titre de dame pour prendre part à la conversation et à l'élégance des femmes qui brillaient auprès d'elles. Du reste, je n'avais encore rien remarqué de piquant dans toute cette société, lorsque l'arrivée d'une femme de trente-cinq à trente-huit ans vint fixer mon attention. Mise avec toute la grâce que comportait encore son âge, elle avait dans sa physionomie une expression de plaisir qui semblait presque tenir du délire. S'élançant vers la dame de la maison, elle se jeta dans ses bras en s'écriant : « *Cent douze*, ma chère amie, *cent douze!* » Puis se tournant vers les personnes qui l'entouraient, elle répéta encore au milieu des sourires et des larmes confondus sur sa physionomie : « *Cent douze*; oui, mes amis, *cent douze!* » Pour cette fois, je crus ou que la dame était folle, ou qu'elle avait gagné le gros numéro sur la propriété de Wurtz, et impatiente du désir de savoir son nom, je me tournai vers une de mes voisines pour le demander. Quel fut mon étonnement lorsque j'aperçus cette jeune personne pâle, immobile, les yeux fermés et dans l'attitude d'une femme sans connaissance ! Je laissai échapper un cri de terreur; sa sœur, sa mère, d'autres dames l'entourèrent aussitôt, et leurs soins parvinrent à ranimer bientôt la belle évanouie. Ses joues se colorèrent et ses lèvres s'entr'ouvrirent pour répéter d'un accent ému : « *Cent douze! cent douze!....* » et je vois les uns sourire, les autres s'attendrir, en écoutant ces mots. « Mais » quel est donc ce nombre magique, dis-je enfin à un homme » âgé qui se trouvait près de moi? — C'est le nombre du bonheur, me répondit-il avec émotion : mon neveu Alphonse » a tiré aujourd'hui à la conscription, et comme, par une » bizarrerie inexplicable, son père, ancien militaire, exigeait qu'il partît s'il tombait au sort, sa pauvre mère n'a » pu contenir sa joie en le voyant sauvé, grâce au numéro



» cent douze qui lui est dévolu.... (1) Vous avez été témoin des  
 » transports de ma sœur en entrant ici.... Quant à M<sup>lle</sup> Del-  
 » phine de M\*\*\*, continua-t-il en souriant, elle vient de  
 » trahir son secret, et de mettre toute la société dans la con-  
 » fidence de ses sentimens pour Alphonse...; mais leur pro-  
 » chain mariage qui n'était retardé que par cette circonstance,  
 » va bientôt la dédommager des regrets que peut lui donner  
 » aujourd'hui un aveu involontairement échappé. »

Combien de changemens cette circonstance apporta dans mon esprit ! A l'ennui qui m'assiégeait d'abord succédèrent mille pensées intéressantes ; mon imagination se retraça vingt fois les émotions de la naïve amante ; mon cœur garda pour toujours le souvenir du bonheur de la tendre mère, et lorsque je revins chez moi, j'écrivis cette touchante aventure et j'esquissai pour modèle de modes la toilette de cette heureuse mère : la simplicité de sa parure élégante et surtout la nouveauté de sa coiffure qui ne recevait de charmes que par la manière dont les nœuds de ses beaux cheveux étaient enlacés, me parurent dignes d'être offerts à nos abonnées.

Les toilettes qui ont paru à la seconde représentation du *Cid* n'étaient pas moins brillantes qu'à la première. On a remarqué que décidément les plumes ont une vogue générale ; mais jamais encore on ne les a portées avec autant de profusion sur une seule coiffure, ni aussi longues, du moins celles qui tombent sur le côté gauche. Une jeune femme avait entr'autres un petit bolivar rose tellement chargé de plumes retombant de tous les côtés et très-avant, que sa jolie figure paraissait enveloppée d'une masse de duvet rose.

Beaucoup de plumes se portent à l'incas, c'est-à-dire qu'elles sont placées droites, et l'extrémité retombe un peu sur le derrière.

Un berret ou toque en velours noir (car il est difficile d'établir une différence très-exacte entre ces deux coiffures), ayant la forme de la tête d'une casquette d'homme, dont le haut serait très-large, était posé de côté, et un peu en arrière,

(1) On conçoit que le jeune Alphonse avait tiré au sort dans une petite ville de province.

de sorte que la calotte de la tête retombait un peu sur le derrière de l'oreille. Une touffe de marabouts était posée sur le côté gauche et retombait sur le cou; une autre touffe de marabouts, attachée au haut de la tête du berret et sur le côté droit, se divisait dans tous les sens, et couvrait pour ainsi dire toute cette coiffure.

---

Un autre berret, en gaze d'or, était monté sur une couronne, ou plutôt un double rang d'améthystes; le collier, les bracelets, etc., aussi en améthystes.

---

A la première représentation de *la Belle au bois dormant*, on a vu une profusion de petits bonnets en blonde, ornés de roses détachées, semblables à ceux dont nous avons déjà parlé; nous avons oublié de faire observer que ces bonnets n'ont pour la plupart point de fond, et forment plutôt une grosse guirlande entremêlée par des fleurs et des blondes qui laissent ainsi le peigne et les nœuds des cheveux à découvert.

---

On commence à abandonner les manteaux et les pelisses pour reprendre les riches et moelleux cachemires. Nous recommandons aux dames qui auraient le désir de se procurer quelques jolies *fantaisies* de ce genre, les magasins de M<sup>me</sup> Hélye, rue de la Michodière, n° 20. Cette dame reçoit ses schalls directement de l'Inde, et l'on trouve toujours à son magasin un choix complet de vrais cachemires, dont les dessins sont très-nouveaux et du meilleur choix.

---

On voit beaucoup de chapeaux avec des fleurs; et comme, toutes les années, le lilas annonce pour les modes le retour du printemps, comme il l'annonce dans nos jardins, des branches de lilas sont disposées sur des chapeaux de gaze ou de moiré; du petit lilas Perse est placé sur les bonnets; enfin, des robes lilas se font voir dans les promenades et au spectacle.

---



## LITTÉRATURE.

LA FILLE TOMBÉE DES NUES, *imitation burlesque de l'Étrangère, de M. le vicomte d'Arincourt; par L.-T. Gilbert* (1).

Créateur d'un genre qui a mis en rumeur toute la république des lettres, M. d'Arincourt a été tour à tour l'objet des éloges les plus exagérés et des critiques les plus amères. Ses partisans voyaient, dans les écarts fongueux de ce génie romantique, *cet aimable désordre, heureux effet de l'art*, dont parle le législateur du Parnasse, tandis que quelques Zôïles, peut-être trop sévères, s'obstinaient à n'y trouver qu'un amalgame monstrueux des images les plus bizarres et des expressions les plus hyperboliques. Sans partager entièrement des opinions aussi opposés, des gens de goût, tout en faisant la part de la critique, ont reconnu dans M. d'Arincourt un véritable talent, et ont pensé qu'il n'avait mérité,

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Quoi qu'il en soit, le chantre d'*Ipsiboe* a décidément la vogue; tout le monde le connaît, tout le monde lit ses ouvrages, depuis la douairière du faubourg Saint-Germain jusqu'à la lingère du boulevard des Panoramas, depuis le *fashionable* de la Chaussée-d'Antin jusqu'au garçon épicier de la rue Mouffetard.

Il n'en est pas de même pour la réputation de M. Gilbert, qui vient de lancer dans le public une imitation burlesque de l'*Étrangère*, sous le titre de *la Fille tombée des Nues*. M. Gilbert, qui a peut-être ses raisons pour se méfier de ses propres forces, a présumé qu'en plaçant son nom à côté

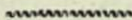
---

(1) Un vol. in-12, avec portrait. Prix: 3 fr.; chez Bouquin de la Souche, Libraire, boulevard Saint-Martin, N° 3; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

de celui du noble vicomte, il s'associerait à sa célébrité, et c'est dans cette pensée qu'il a publié successivement des imitations burlesques du *Solitaire*, du *Renégat*, d'*Ipsiboe* et enfin de *l'Étrangère*.

Ne croyez pas cependant, qu'à l'exemple de Scarron, qui a donné carrière à sa verve comique dans *l'Énéide travestie*, M. Gilbert ait voulu parodier les ouvrages de son très-honorable original (si toutefois il est possible de les parodier). Non, l'auteur de *la Fille tombée des Nues* est aussi loin d'être un Scarron que M. d'Arlincourt est loin d'être un Virgile; d'ailleurs, il est modeste, du moins s'il faut en croire la préface obligée qui commence son petit volume. Son ouvrage n'est qu'une imitation burlesque que vous voudrez lire si *l'Étrangère* a su vous intéresser. Vous y trouverez des situations comiques, des scènes originales, des idées bouffonnes; et si l'on peut reprocher à l'auteur quelques expressions plus que triviales et des négligences de style un peu trop fréquentes, on doit lui savoir gré du soin qu'il a eu d'éviter tout ce qui était de nature à choquer les oreilles délicates: c'est un mérite qu'on ne trouve pas toujours dans les ouvrages de ce genre.

Le volume est orné du portrait de l'auteur, qui a eu l'idée bizarre de montrer au public cette partie du corps que le maréchal de Luxembourg se vantait de n'avoir jamais laissé voir à l'ennemi. On ne pourra pas dire que M. Gilbert a craint de se mettre à dos ses lecteurs.



## THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *La Belle au bois dormant*, opéra-féerie en trois actes, paroles de M. Planard, musique de Caraffa. Une nouveauté à ce théâtre! jeu de mots à part, c'est réellement du *neuf*; aussi l'opéra de *la Belle au bois dormant*, que l'on savait être en répétition depuis longtemps, était-il attendu avec impatience. Un vieil adage dit que l'on ne perd pas pour attendre: je ne sais trop si c'est le cas de l'appliquer ici. L'analyse de cet ouvrage nous mettra plus à même de pouvoir prononcer.

Au lever du rideau le théâtre représente une forêt, au fond de laquelle est une montagne. Un génie (le seul qu'il y ait



dans la pièce, disait un plaisant), et messenger de la fée Nabotte, descend sur un nuage, touche un arbre, et les flancs de la montagne qui s'entr'ouvre laissent apercevoir une galerie souterraine dont sort Percinette. Cette jeune fille, villageoise par le ton et les manières, dame de cour par les habits, reçoit une lettre des mains du génie; par cette lettre, la fée, sa marraine, lui recommande d'arroser le bouquet de la princesse. Percinette, trouvant *qu'elle ferait bien de prendre l'air*, reste pour en chanter un, puis elle rentre dans la galerie mystérieuse; et le sénéchal, suivi des habitans du pays, de gardes, etc., s'avance, et peu après un vieux berger. Tous les ans, à la même époque, le sénéchal fait un appel aux chevaliers, pour les engager à aller réveiller la Belle au bois dormant, qui sommeille depuis déjà cent ans, entourée d'un nuage impénétrable. Altamor paraît : ce chevalier, espèce de Don Quichotte, tentera l'aventure, et réveillera la princesse; du moins il le promet. Tout le monde se retire, à l'exception du vieux berger. Celui-ci appelle le jeune Lindor, autre berger qui passe pour son fils; le jeune homme croit aussi avoir le vieux berger pour père : celui-ci lui apprend le contraire. Il dit ensuite à Lindor que son bonheur dépendra du premier choix que fera son cœur, et qu'enfin, s'il fallait en croire une fée, il était appelé à une grande destinée. Lindor approche de vingt ans; son cœur sent le besoin d'aimer, et sa bouche le dit dans une romance aussi jolie que bien chantée. Lindor, resté seul, est bientôt entouré par un essaim de jeunes filles, qui l'engagent à venir danser dans la prairie; d'autres, en dansant, déjà veulent l'entraîner : le jeune berger, sur le point de se laisser séduire, cherche son salut dans la fuite; mais il heurte l'arbre magique, la grotte s'ouvre, et il entre dans la galerie. Ici finit le premier acte.

Au second, un nuage couvre tout le théâtre; un autre, détaché de la masse, cache la Belle au bois dormant. Bientôt les nuages se dissipent, et la princesse paraît sous un dais, au milieu d'un jardin délicieux. Percinette vient pour arroser le bouquet de la princesse, selon les ordres de sa marraine; mais elle chante et s'en va. Lindor arrive alors; il voit la belle endormie, qui soudain chante en rêvant. Lindor ne peut la regarder ni l'entendre sans éprouver pour elle l'amour le plus vif. Dans son transport, il dépose un baiser sur la main de cette belle, dont le bouquet magique tombe, et ses yeux s'ouvrent aussitôt à la lumière. Une forêt remplace tout à coup le jardin enchanté, et Lindor conduit la princesse chez le vieux berger. Percinette, désolée de ne plus retrouver la princesse, accourt en la cherchant; elle reconnaît le banc de gazon sur lequel elle sommeillait, et le bouquet magique dont



elle s'empare, et soudain elle s'endort à son tour. Altamor arrive et prend Percinette pour la princesse; il chante pour la réveiller, et voyant que sa voix ne suffit pas, il engage les paysans qui l'ont suivi à l'imiter : efforts superflus ! Altamor dit alors :

« Qu'on la porte dans son palais,  
» Et puis nous verrons après. »

Ces deux vers très-remarquables, et dont l'ouvrage fourmille, finissent le second acte.

L'auteur, au troisième acte, nous transporte dans le palais de la princesse, où M. le sénéchal donne une fête... à lui-même sans doute, car on ne voit pas pour qui elle peut être préparée; mais le vieux berger vient lui apprendre le réveil de la princesse, qui va paraître avec Lindor, devenu chevalier par le pouvoir d'une fée : tous deux s'avancent en effet, et la princesse reçoit les hommages de sa cour. Altamor survient bientôt, faisant apporter Percinette endormie, et il soutient qu'elle est la princesse.

Mais la véritable princesse indique par quel prestige cette jeune fille s'est trouvée endormie : on fait tomber aussitôt le bouquet; et, Percinette qui s'éveille, reconnaît la princesse. Lindor reçoit la main de la princesse; Altamor va chercher un royaume *en vacance*, comme il l'a dit à la première représentation, et ce *libretto*, car il faut nommer les choses par leur nom, finit par un ballet, que d'autres appelleraient de la danse tout bonnement.

J'avais attendu la seconde représentation de cet ouvrage pour en parler, dans la persuasion que l'auteur, homme de mérite, reconnaissant combien il s'était trompé, ferait à son poème de grands changemens; mais il paraît qu'il l'a trouvé bon tel qu'il est, malgré l'opinion du public. Je me bornerai aujourd'hui à l'analyse très-exacte que je viens de donner, et revenant sur cet opéra dans un autre article, j'en indiquerai les défauts, et les moyens que l'auteur eût pu employer pour les éviter. Je parlerai aussi de la musique, qui, sans être originale, offre quelques morceaux dignes d'être cités. Comme nouveauté, cet ouvrage attirera cependant du monde à l'Opéra; d'un autre côté, les acteurs et danseurs font tout ce qui dépend d'eux pour soutenir l'ouvrage, et le rendre agréable au public; mais une pareille tâche est bien difficile. C. DE M.

---

*A ce Numéro est jointe la Planche 287.*

---

Imprimerie de DONDÉY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.